

## Poétique /politique de la détresse

Patrice Desbiens, *Amour ambulance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 85 pages

Michel Liddle

Number 57, May 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42678ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Liddle, M. (1990). Review of [Poétique /politique de la détresse / Patrice Desbiens, *Amour ambulance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 85 pages]. *Liaison*, (57), 21–21.

## Poétique/politique de la détresse

par Michel Liddle

Ce dernier recueil d'un des poètes les plus importants de l'Ontario comporte six sections et aborde deux thèmes majeurs enchevêtrés : l'amour et la déchéance. Le poète essaie d'agir, de vaincre son impotence par le biais de l'amour. S'ouvrent alors deux voies d'action : la révolte existentielle, quotidienne qui consiste à continuer d'aimer dans un monde lourd, silencieux, en décrépitude, d'une part; l'amour-désir d'un être en particulier, d'autre part.

Le poète révolté erre à travers des paysages de poncifs que détourne son aliénation. Par son vocabulaire, cette subversion ressemble souvent à celle d'illustres prédécesseurs africains et antillais. Drôle de soleil pour un pays nordique que celui de Desbiens! Il dissout la communication humaine et, dominateur impitoyable, jette son mépris, son crachat au visage des hommes (page 48).

La déchéance généralisée du milieu — même « Les tigres fouillent / les vidanges dans / les forêts de la / nuit » (page 47) — encercle le poète et le pénètre. Sa déchéance est non seulement morale, mais aussi physique — « Je pourris comme un pain » (page 82) — et, surtout, discursive.

Dans cette dernière forme de l'avilissement, se cristallisent les deux perspectives politiques du recueil : le colonisé qui s'accepte — mutisme dans le silence, résignation et repli sur le passé : « On soupire beaucoup et / on collectionne des / antiquités » (page 47); et le colonisé qui, face au discours solide, violent des touristes-colonisateurs : « Quand ils parlent / on voit des / sous-titres » (page 84) ou face au discours articulé d'amis décolonisés, se refusant, reconnaît que « Nous / on bégaye sur / nos béquilles » (page 84).

Ainsi la voie de la révolte n'aboutit qu'à la prémisse — nécessaire — de l'action : la prise de conscience.

Si tout subit l'Ordre (de l'Autre) sauf « la chair imprécise », reste alors la deuxième voie, celle de la vulnérabilité, le pari de l'ouverture à un être désiré. Elles s'appellent Tu, Aimée et Elle.

« Tu » se présente surtout comme une créature des médias : physiquement nue, sur une photo, dans un dessin, un tableau, et psychologiquement, dans un vidéo. Aimée « la fille de Sudbury » (page 58), la « maîtresse d'école » (page 63) assure une stabilité amoureuse et ses certitudes sont celles du milieu scolaire, celles de l'embourgeoisement. « Elle mange des fromages rares et / boit du vin » (page 63), mais « le brave apache / n'aurait jamais dû / marier / la jeune et douce / maîtresse d'école » (page 10).

« Elle » (l'Américaine ou son amie), anime un (autre) de ses fantasmes : l'érotisation des adjuvants majeurs aux rencontres amoureuses chez les baby-boomers adolescents : « Elle se frotte / le sexe contre / le juke-box. » (page 80), auquel s'ajoutent les cuisses des voitures ainsi que le « Rock and roll / et la solide santé / du péché » (page 39).

Malgré la variété des amantes, le poète rencontre toujours la même déception devant le vide qui suit l'amour. Derrière le plaisir, l'attend, inéluctable, l'ennui : « S'embrasser. / S'embrasser. / S'aimer. / S'armer. / Triste / moisson » (page 73). Ni l'alcool ni la drogue, rien ne permet un contact absolu.

Ainsi, désabusé, « Comme un mort qui / sort sa main de la terre / je me commande / un autre verre » (page 78). Car, sa quête impossible, ce contact absolu serait celui de l'innocence :

« Maintenant qu'Aimée / connaît mon corps / peut-elle venir / jouer dehors? » (page 61).

Entre ces deux pôles (la révolte contre la déchéance collective/individuelle et l'amour/désir) règne une tension insoutenable faite d'ardeur et de peur, tension qui appelle l'ambulance : « À l'ombre de / l'amour. / La guérison cherche / les malades. » (page 30).

C'est ce cadre spécifique d'une double aliénation qui détourne le lieu commun : l'amour-médecin. L'amour n'est plus seulement le don par lequel la bien-aimée guérit son amoureux — même si, sous la forme du Tu, l'ambulance lui offre aussi une sécurité sexuelle : « Je glisse dans toi / comme une civière / dans une ambulance » (page 26). Lieu de secours et de morbidité, l'amour-ambulance est un espace dynamique, un véhicule qui porte en lui à la fois l'espoir de la guérison : de l'autonomie, et la menace de l'aliénation absolue : la mort.

Pour exorciser la mort, le poète profère quelques moqueries sacrilèges. Et pourtant, seule la mort lui permettrait d'échapper à l'amour, à la déception, à la nausée de l'ennui : « L'amour a le bras / long. / Je suis dans / la pièce à conviction. / J'ai peur de / ne pas / mourir. » (page 85).

En somme, **Amour ambulance** apporte à la poésie revendicative de la francophonie, souvent orgiaque dans sa communion avec une nature déchaînée, la lucidité des petits matins qui déchantent : « Les bleus qui viennent nous / chercher dans nos lits. / Les bleus qui coupent comme / un couteau rouillé. » (page 14), et de ce fait, mérite largement une re-lecture.

Patrice Desbiens, **Amour ambulance**, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 85 pages.

